

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements.	18	35	70
Union Postale.	21	40	80

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Paysages de France

Notre distingué confrère M. Alexandre Hepp annonçait hier une nouvelle printanière, ensoleillée, fleurie, tout à fait d'accord avec le charme de ce renouveau qui — après un retour offensif et meurtrier de l'apre hiver — vient enfin réchauffer nos grelots frissons, ranimer nos défaillances, apaiser peut-être nos discordes...

Le gouvernement, paraît-il, a l'intention d'étendre sa sollicitude jusqu'à des domaines où les ministères précédents, insoucients de poésie, laissaient volontiers croître les végétations parasites de l'ivraie, de l'ortie et de la bague-naude.

M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts, grand maître de l'Université, vient de se déclarer protecteur des paysages français.

Déjà les devoirs de sa charge l'obligent à veiller sur les décors somptueux historiques dont la beauté se recommande officiellement à sa tutelle. Les palais des anciens rois sont administrés par les fonctionnaires du service des beaux-arts. Ces messieurs doivent défendre les monuments dont ils ont la garde contre toutes les entreprises qui pourraient en rompre l'équilibre ou en profaner la majesté. M. Gaston Redon — venu trop tard pour barrer la route au monument (trop massif) de Gambetta — a préservé de toute insulte les colonnades et les frontons du Louvre. M. Scellier de Gisors, inspecteur général des bâtiments civils, voudrait que Marie de Médicis ne fût pas trop dépaycée, si elle resuscitait par hasard, afin d'habiter, au milieu des sénateurs, sa résidence royale du Luxembourg. Que de peine se donne M. Opoix, jardinier en chef, pour perpétuer les quinconces, les pelouses et les pépinières qui ont encadré de verdure les amazones de la Fronde, avant de fleurir et de fructifier pour des étudiants, pour des nourrices et pour des militaires, sous les bustes bienveillants de Banville, de Sainte-Beuve et de Mürger !...

M. Paulin, hélas ! simple architecte, n'a pas pu s'opposer à l'invasion des ingénieurs qui ont défoncé, aux frais de la Compagnie de l'Ouest, l'esplanade des Invalides. M. l'inspecteur général Guadet s'occupe des tilleuls et des ormes du Palais-Royal, autrefois peuplé, maintenant solitaire... La porte Saint-Denis et la porte Saint-Martin sont entretenues par M. Leblanc, chevalier de la Légion d'honneur. Et, autour de Paris, tous ces magnifiques châteaux dont la face auguste ennoblit la banlieue ont des gardiens particuliers, qui les surveillent et qui les soignent. Versailles fut restauré, pour le Tsar, par M. Lambert, architecte, « chargé des fonctions de conservateur des parcs et jardins ». Grâce à M. Tournier, la reine Marie-Antoinette pourrait venir, en chapeau de paille et en percale blanche, boire du lait à la ferme de Trianon...

Il semble donc que, malgré la fréquence des Expositions universelles, il y aura encore, pendant longtemps, des endroits où les artistes pourront rêver en regardant les vieux paysages français.

C'était un grand château du temps de Louis Treize.

Le couchant rougissait ce palais oublié ; Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,

Avait perdu sa forme et n'était plus que braise ; Le toit disparaissait dans les rayons noyés.

Les manteaux relevés par la longue rapière, Hélas ! ne passaient plus dans ce jardin sans voix ;

Les tritons avaient l'air de fermer la paupière...

Les poètes pourront encore s'accouder aux balustrades et rimer sous les charmes. N'avons-nous pas d'ailleurs une « Commission supérieure des bâtiments civils et des palais nationaux », un « Conseil général des bâtiments civils », quatre divisions de la « conservation » desdits bâtiments et desdits palais, un « service des eaux de Versailles, Marly, Meudon et Saint-Cloud », sans compter la « Commission des monuments historiques » et la « sous-commission des monuments mégalithiques » ?

Mais, si nous avons bien compris M. Alexandre Hepp, le projet, très libéral, de M. le ministre de l'Instruction publique assurant à tous les aspects du paysage français la protection réservée jusqu'ici aux avenues de Le Nôtre, aux boulingrins de Carnot et même aux horizons d'Alphand.

Il s'agit de protéger, contre le vandalisme des propriétaires, des industriels et des ingénieurs, nos bois de haute futaie, que l'on vend pour faire des poutres, — nos montagnes, ébréchées par d'adorables carrières, — nos rivières contrariées par des digues, qui d'ailleurs crévent, — notre sol saturé d'immondices, — notre ciel souillé de fumées...

M. Georges Leygues, dit M. Hepp, étudie en ce moment un projet qui réjouira l'ombre de Jean-Jacques. Il a pour but de sauver les beaux paysages de France contre les carrières, les entrepreneurs, les représentants de l'utilité publique ; il défend les forêts, les vallons, les points de vue, l'harmonie de ces tableaux devant lesquels les plus grands peintres sont petits, et il crée comme des conservateurs du Musée de la nature.

Le souci est charmant. Il ira droit au cœur des artistes, des poètes, des amateurs. Ceux-là s'attardent le long des routes, ils savent le prix d'un arrêt devant ce qui donne à l'improvisé à penser, à rêver, vous exproprie de là et vous transporte ;

ils savent la joie d'admirer dans la douceur d'aimer...

Et quand rien ne protège plus ce qui fut la pittoresque et le charme de la grande Ville, c'est quelque chose au moins, et d'assez piquant, qu'on se préoccupe encore de la beauté du Village...

Victor Hugo disait, en 1837, au riche possesseur d'un domaine rural :

Vois-tu, tous les passants, les enfants, les poètes, Sur qui ton bois répand ses ombres inquiètes, Le pauvre jeune peintre, épris de ciel et d'air, L'ami plein d'un seul nom, le sage au cœur amer,

Qui viennent rafraîchir dans cette solitude, Hélas ! l'un son amour et l'autre son étude ; Tous ceux qui, sachant la beauté de ce lieu, Aiment, en quittant l'homme, à s'approcher de Dieu,

Et qui, laissant ici le bruit vague et morose Des troubles de leur âme, y prennent quelque De l'immense repos de la création, (choses) Tous ces hommes sans or et sans ambition, Et dont le pied poudreux ou tout mouillé par l'herbe

Se fait rare, emporté par un landau superbe, Te dit dans ce parc touffu que tu crois sous ta loi, Plus riches, plus chez eux, plus les maîtres que toi...

Malheureusement, le riche propriétaire ainsi apostrophé se venge basement en coupant ses arbres, et en semant des betteraves sur les collines. Alors, adieu les oiseaux, les peintres, les vieux sages, les jeunes amoureux !

M. le ministre de l'Instruction publique ne veut pas qu'un rustre, fier de son « landau superbe », puisse encore narguer de cette façon un poète lyrique.

Je sais un homme à qui ce projet ministériel sera particulièrement agréable. C'est un Anglais ; c'est l'apôtre enthousiaste, excentrique et génial qui s'est brouillé de Londres afin de ne plus voir le brouillard jaunâtre, de ne plus entendre les sifflements de la vapeur stridente, de n'être plus aveuglé par le gaz ni emporté par le soufre, ni assourdi par les fracas des machines, ni secoué par les locomotives qui courent en tous sens, dans des corridors souterrains et sur des ponts métalliques, avec une incessante trépidation de fer. C'est le Jean-Jacques et le Tolstoï de l'Angleterre, le défenseur passionné de la nature, l'ennemi de l'industrie mercantile, l'auteur de *la Couronne d'olivier sauvage*, M. John Ruskin.

M. Ruskin affirme que, si l'humanité continue à tout enlaidir, le temps est proche où les beaux paysages n'existeront plus qu'à titre de documents, dans les musées. Partout la beauté naturelle disparaît sous les vertues de l'industrie et du commerce. Les usines empêchent l'herbe de pousser, et obscurcissent la lumière du jour.

M. Ruskin s'est retiré à Brantwood, au bord du lac de Coniston. Aidé par quelques-uns de ses plus fervents disciples, il a construit, de ses propres mains, sur le lac, un petit port où les canots à vapeur ne sont jamais admis. Il a recruté une équipe de cantonniers, afin d'ériger, à son usage, une route interdite aux automobiles et aux pétroleuses. Le gaz est absolument proscrit de sa maison. Cet adversaire des manufactures ne s'habille qu'avec du drap tissé à la main et du lin filé au rouet. Inutile d'ajouter que Ruskin ne monte jamais en chemin de fer. Il ne veut même pas que ses livres voyagent dans des wagons. Son éditeur est obligé, par traité, à les transporter dans des charrettes. Cet éditeur a dû, pour ne point se brouiller avec le Maître, transporter sa librairie dans une campagne paisible, pittoresque, égayée par les collines du Kent, parmi des champs de roses...

De temps en temps, Ruskin adresse à ses compatriotes (si pratiques, hélas !) des excommunications ainsi conçues :

Malheureux ! vous avez méprisé la Nature, vous avez méprisé toutes les sensations saines et profondes que procurent les spectacles... Votre unique conception du plaisir est de rouler en chemin de fer... et de boustifaller... Vous avez fait un pont de chemin de fer sur la chute de Schaffhouse ! Vous avez fait un tunnel dans les rochers de Lucerne, près de la chapelle de Guillaume Tell ! Vous avez détruit le rivage de Clarens sur le lac de Genève. Il n'y a pas une paisible vallée, en Angleterre, que vous n'ayez remplie de feu mugissant !

La construction du Palais de Cristal, à Sydenham, l'affecta douloureusement. Il s'écria, devant le paysage profané :

Autrefois, ces coteaux, peuplés de genêts, de bouleaux, de chênes et de pâturages, faisaient songer à de véritables montagnes. Aujourd'hui, c'est fini. Le Palais de Cristal, sans atteindre lui-même aucun aspect de grandeur, non plus qu'une serre à concombres entre deux cheminées, rapetisse cependant par sa masse stupide les collines, de telle sorte qu'on ne pense pas plus à elle qu'à trois longs morceaux d'argile pour bâtir...

Comment fera M. Georges Leygues pour préserver nos paysages contre des profanations dont la manie, après avoir sévi en Angleterre, a depuis longtemps passé le Détroit ?

A la vérité, je ne vois pas encore les moyens de réaliser cet ingénieux projet. Mais la politique contemporaine est ordinairement si dénuée d'idéalisme, qu'il ne faut point blâmer un ministre s'il cède poétiquement aux séduisants mirages de l'utopie.

Gaston Deschamps.

Une dépression se manifeste en Angleterre, et nous allons très probablement nous en ressentir ; déjà le baromètre est en baisse sur nos régions, et bien qu'il n'ait pas plu en France depuis vingt-quatre heures, la situation est peu rassurante. La température est au contraire en hausse générale : hier, à Paris, le thermomètre, à huit heures du matin, indiquait 11° au-dessus de zéro et 18° à trois heures.

Les Courses

A 2 heures, Courses à Colombes. — Gagnants de Robert Milton :

Prix Iron-Clad : Château d'Eu.  
 Prix Lusignan : Lalos.  
 1<sup>er</sup> Prix de la Société d'Encouragement : Chamorops.  
 1<sup>er</sup> Prix de la Société des Steeple-Chases de France : Catherine.  
 Prix Vulcain : Tancrede.

CONCOURS HIPPIQUE  
 A 4 heures : Chevaux attelés seuls (3<sup>e</sup> classe, 1<sup>re</sup> division). — A 3 heures 1/2 : Courses au trot (1<sup>re</sup> division). Poulains entiers, hongres et pouliches nés en France en 1896. — A 4 heures 1/2 : Prix internationaux (1<sup>re</sup> série). Attelages à 4 chevaux.

LES PIÈCES SECRÈTES

La science de la température ou de la prévision du temps est encore dans l'enfance. Cependant, grâce à la rapidité des communications et à la permanence des observations dans les observatoires, on commence à introduire un peu de méthode dans cette spécialité. On rendait célèbre Mathieu de la Drôme. On rendait les tempêtes plusieurs jours d'avance. Lorsque l'on connaît les innombrables circonstances qui influent sur les variations atmosphériques, on arrivera certainement à dégager les lois de ces révolutions de notre enveloppe qui, on peut en être certain, ne sont point l'effet du hasard.

Bien autrement curieuse et peut-être encore plus difficile serait l'étude de notre atmosphère psychologique, de cette enveloppe morale au milieu de laquelle nous vivons, et qui, elle aussi, doit obéir à des lois régulières. Ainsi, qui pourrait expliquer pourquoi en ce moment-ci presque tous les esprits se trouvent orientés, à propos de l'Affaire, toujours, sur la question de savoir si oui ou non les juges du premier Conseil de guerre ont condamné sur des pièces secrètes, c'est-à-dire sur des pièces qui n'avaient pas été communiquées à l'accusé ni à son défenseur. Depuis des mois, ce coin de l'Affaire était resté inexploré. Un remous de l'opinion nous y reporte, et, comme nos cerveaux fatigués, surmenés, ont laissé filtrer les incidents par centaines, la chose paraît presque nouvelle.

Elle a une importance considérable. Les nations chez lesquelles on condamne les accusés sans leur expliquer ce qu'ils ont fait et sans même leur demander des éclaircissements sur leurs actes ont évidemment un outillage judiciaire inférieur ; et, bien que cette coutume malsaine se soit introduite il y a un peu plus de cent ans, elle n'est pas encore éliminée. Le Tribunal révolutionnaire de ne plus être distrait par les plaidoiries et les interrogatoires, nous avons connu très rapidement les inconvénients considérables de ce huis clos perfectionné.

S'il était prouvé qu'on l'a imposé au premier Conseil de guerre, il serait difficile d'épargner les auteurs de cette épigénie un peu forte. Or, cela semble prouvé. Ne tenons pas compte des épanchements du capitaine Freystetter. Attendons pour la discuter de connaître officiellement la déposition de M. Casimir Perrier devant la Cour de cassation. Il reste une lettre préliminaire du colonel Picquart, invoquant le témoignage de tous les membres de l'état-major. Il reste une très loyale et très digne réticence de M. le général Mercier, qui, au procès Zola, a refusé de nier qu'il eût fait porter aux juges militaires des pièces secrètes. Il reste enfin quelques milliers de journaux qui reproduisent aujourd'hui même une note officielle annonçant que la Cour de cassation examine le dossier secret.

Or, ce dossier secret, M<sup>re</sup> Demange le connaît-il ? L'a-t-il discuté ? Non. Eh bien, alors... — J. CORNELY.

A Travers Paris

La princesse Christiane de Slesvig-Holstein, accompagnée de la comtesse d'Antrim, a quitté Paris hier soir pour se rendre à Cimiez, auprès de sa mère, S. M. la reine d'Angleterre.

La princesse Hélène, qui a épousé en 1896 le prince Christian de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Augustenburg, jouit en Angleterre d'une grande popularité par le charme de son esprit, et surtout par sa charité toujours en éveil pour les œuvres de saine philanthropie. Elle parle admirablement le français.

Son Altesse Royale passe presque tout son temps à Cumberland Lodge, à Windsor Park, dont le prince Christian, général et aide de camp personnel de la reine d'Angleterre, est le ranger, c'est-à-dire le régisseur. Elle ne se mêle à la grande vie mondaine de Londres que lorsqu'elle y est obligée par les devoirs de son rang à la Cour.

La princesse Hélène a quatre enfants : le prince Christian-Victor, capitaine au King's Royal Rifle Corps ; le prince Albert, lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de dragons hessois ; la princesse Victoria-Louise et la princesse Louise-Augustine, mariée en 1891 au prince Aribert d'Anhalt. Tante, par sa sœur, de l'empereur Guillaume II, elle est, par son mari, tante de l'impératrice d'Allemagne.

Un pénible événement s'est produit hier chez Mme la baronne de Hirsch, dans son hôtel de la rue de l'Elysée. L'état de santé de Mme la baronne de Hirsch s'étant subitement aggravé, sa

seur, Mme Goldschmidt, était accourue auprès d'elle. Sans doute éprouva-t-elle, en voyant la malade, une violente émotion, car elle fut prise d'une syncope et tomba frappée de paralysie.

On dut renoncer à transporter Mme Goldschmidt à son domicile et des soins épuisés lui sont actuellement donnés rue de l'Elysée.

M. Charles Dupuy, président du Conseil, accompagnera le Président de la République dans le voyage qu'il doit faire du 5 au 7 avril à Montélimar. Quoique ce voyage n'ait pas de caractère officiel, il a été reconnu préférable de faire accompagner le chef de l'Etat par le chef du cabinet à l'occasion de son premier déplacement.

Au retour, M. Charles Dupuy quittera M. Loubet à Lyon et, laissant le Président de la République rentrer à Paris, ira directement au Puy, où il compte passer deux ou trois jours au milieu de ses électeurs. Le séjour du président du Conseil au chef-lieu de sa circonscription n'aura aucun caractère officiel. M. Charles Dupuy, toutefois, assistera au dîner offert par le préfet aux membres du Conseil général, et rentrera à Paris le 11 ou le 12 avril.

A la suite de l'altercation suivie de voies de fait survenue avant-hier, au Nouveau-Théâtre, entre MM. Jacques Richepin et Edmond Sée, ce dernier, ainsi que nous l'avons dit, avait constitué comme témoins MM. Robert de Fiers et Robert Gagnat.

M. Jacques Richepin étant mineur, les témoins de M. Edmond Sée sont allés demander à M. Jean Richepin s'il entendait prendre la responsabilité de l'acte de son fils. M. Jean Richepin a chargé MM. Paul Vérolet et Camille Prévost de le représenter.

Ceux-ci ayant estimé que M. Jean Richepin devait être considéré comme étranger à l'acte de son fils, et constatant d'autre part qu'en principe la substitution du père au fils est impossible, les quatre témoins, d'un commun accord, ont déclaré l'affaire close en ce qui concerne MM. Jean Richepin et Edmond Sée.

Quatrain trouvé dans la boîte du journal :

Escrime, on t'honore et te fête !  
 Epris de ton art qui prévaut,  
 Les gens de lettres à leur tête  
 Viennent de placer un... Prévost.

Rue Thénard, en face du Collège de France, une maison de modeste apparence occupée en partie par les ateliers et les magasins d'un industriel.

Au second étage, une petite salle où sont rangées devant une estrade une centaine de chaises, et dans un coin de cette salle un bureau devant lequel défilent toute la journée des gens du monde, des lettrés, des savants que l'on voyait souvent nager à l'Elysée.

C'est le siège social de la Ligue fraternelle des Enfants de France, qu'a transporté à Mlle Lucie Faure.

On en est encore à la période d'aménagement, car on est à peine installé rue Thénard. Nous avons visité hier les locaux nouveaux de la Ligue émigrée du palais national. Moins d'élégance, moins de dorures qu'à l'Elysée, mais la charité y est la même.

Malgré les efforts qu'on a faits depuis des années pour distribuer aux habitants de Paris une eau à peu près pure et exempte de microbes, il s'en faut que le résultat revête absolument l'aspect que les Parisiens ont heureusement à leur disposition « l'Eau gazeuse Schmolli », eau de source stérilisée, la plus pure et la plus agréable des eaux de table.

Cette eau exquisite jouit d'ailleurs d'une vogue sans cesse grandissante.

Le Parlement, par suite de retraites ou de décès survenus dans ces derniers temps, ne compte plus qu'un très petit nombre de membres qui fassent partie de l'Institut. Ce nombre va prochainement s'accroître d'une unité.

Nous apprenons, en effet, que M. Prillieux, sénateur de Loir-et-Cher, pose sa candidature à l'Académie des sciences pour le siège vacant, par suite de la mort de M. Naudin, dans la section de botanique.

M. Prillieux, avant d'être sénateur, était en effet inspecteur général de l'agriculture et s'était signalé par de remarquables travaux d'agronomie.

De toutes nos vieilles traditions, il n'en est pas de plus chère aux familles françaises que celle qui marque chaque année l'approche de Pâques, et veut que chacun puisse arborer ce jour-là des vêtements neufs. Mieux d'ictons et proverbes ont consacré cette coutume, et elle ne semble pas près de disparaître, à en juger par la foule élégante qui depuis quelques jours se presse joyeusement aux Magasins de la Belle Jardinière.

Il convient d'ajouter que cette maison a été particulièrement heureuse cette année dans ses créations de Printemps, et que sa devise : *Élégance, Economie, Solidité*, justifie amplement sa vogue croissante.

Jamais n'avait vu tant de peinture que cette année au Salon : le nombre des toiles et aquarelles, pastels ou dessins reçus jusqu'à présent à la galerie des Machines est exactement de cinq mille trois cent trente-quatre !

Heureusement que les délais d'envoi viennent d'expirer ; mais on attend encore le millier normal de toiles des « hors concours » qui, eux, peuvent envoyer leurs œuvres après ces délais.

Le jury a commencé ses opérations

samedi par la lettre Y : cet amas l'ayant rendu enragé, il expédie au « cimetière », déjà fort encombré, qui se trouve au bas de l'escalier de la grande nef, d'énormes convois de refusés. Il en est déjà à la lettre F.

De ce train-là, qui n'a, on le voit, rien d'académique, il aura fini en quelques jours la corvée.

Après la *Vie de Jésus*, de James Tissot, éditée avec un si retentissant succès, la Maison Mame vient de commencer la publication d'un superbe ouvrage sur *Versailles et les deux Triansons*. La recrudescence d'intérêt dont le royal domaine est présentement l'objet donne un grand intérêt à cette œuvre définitive sur l'ensemble, les détails et les dépendances grandioses de ce palais. M. Philippe Gillet en écrit le texte ; M. Marcel Lambert, l'architecte en chef du domaine, dirige l'illustration, qui comprendra environ 300 dessins dans le texte et 80 planches hors texte. Les procédés d'art les plus perfectionnés et les plus divers sont employés pour cette œuvre qui résumera bien les progrès réalisés dans l'art du livre à notre époque.

On se souvient encore de la superbe fête qui fut donnée récemment à l'Opéra, au bénéfice de la Société des Artistes dramatiques. Pour terminer joyeusement cette belle soirée, plusieurs des artistes qui figuraient au programme s'étaient donné rendez-vous à la Taverne de l'Opéra, avenue de l'Opéra. Ils ont été émerveillés en constatant l'heureuse transformation subie par cette maison depuis qu'elle fait partie de la Société des Taverne de l'Opéra et Royale réunies.

L'exposition de la Société artistique des amateurs, à la galerie Georges Petit, sera close demain soir, à 6 heures.

Hors Paris

De notre correspondant de Toulon :

« Le croiseur *D'Assas*, commandé par le capitaine de vaisseau Ridoux, arrivé subitement aujourd'hui de Villefranche où il se trouvait avec l'escadre, a reçu cette nuit l'ordre de s'approvisionner immédiatement en charbon et de se tenir prêt à appareiller au premier signal, en vue d'une mission à accomplir.

« On croit que ce navire va être envoyé en Egypte ou dans la mer Rouge. Suivant une version non encore confirmée, le *D'Assas* serait chargé d'aller prendre le commandant Marchand à son retour d'Abyssinie et de le ramener en France. »

De Constantinople :

« Le *Péra-Palace* a offert, samedi dernier, aux touristes venus sur le paquebot allemand la *Bohemia* une soirée dansante des plus réussies, à laquelle assistaient les membres de l'ambassade allemande, les fonctionnaires du consulat et toute l'élite de la colonie allemande.

« On signale en ce moment, la présence au *Péra-Palace* de :

« LL. EE. Nabeshing, Ito et Noda, du Japon ; M. le comte de La Rochefoucauld, vicomte de Villeneuve, baron de Neuville, duc de Loubat, marquis Tanari, baron de Fock, baron Schwiter, baron de Pycte, comte et comtesse Wittgenstein, sir Ed. Lane, lord Dunmore, comte et comtesse Taaffe, Otto Yung et sa famille, général et Mme Barus, de Kergorlay, Dr Zalis, Lechat, comtesse de Ganay, Mme Hitchcock, femme du ministre de l'Intérieur aux Etats-Unis, et ses filles ; de Beaumarchais, courrier du cabinet français ; Mme et Mlle Schneider, colonel Heintze, envoyé spécial de l'empereur d'Allemagne ; Honorable Lindsay, lady Crawford, etc. »

Nouvelles à la Main

Bien nature.

Falamin s'est fixé dans un trou de banlieue et ne vient à Paris que trois ou quatre fois l'an.

Hier, sur le boulevard, il rencontre son ami Moulinot, et la main tendue, d'un ton de reproche :

— Que devenez-vous donc ? On ne vous voit plus !

Chapuzot est dérangé dans la lecture de son journal par un coup de sonnette. Sa bonne vient lui dire :

— Monsieur, c'est un aveugle qui désire vous parler.

— Je ne suis pas visible !

Le Masque de Fer.

Un concours de maisons

Les résultats en ont été proclamés hier soir, à l'Hôtel de Ville, mais en comité secret, et ne seront publiés que dans quelques jours, en même temps que le rapport du concours, dont a été chargé M. l'architecte Bonnier.

Il s'agit, comme on sait, de récompenser les six maisons jugées, au point de vue de l'architecture et de la décoration extérieures, les plus intéressantes parmi celles qui ont été construites à Paris, dans le courant de l'année dernière.

J'insiste sur les mots : architecture et décoration extérieures. Ce qu'on a appelé un concours de maisons n'est donc en réalité qu'un concours de façades de maisons.

Le Comité chargé par le Conseil municipal de juger ce concours est présidé par M. Bouvard ; il se compose de cinq conseillers, de l'architecte-voyer en chef et de deux architectes désignés par les concurrents, et qui sont MM. Guadet et Bonnier.

Ce Comité a reçu, pour l'année 1898 quarante-huit inscriptions de concurrents. Il en a récompensé six ; ou plus exactement il récompensera dix-huit

personnes, à savoir trois personnes par maison : l'architecte, le propriétaire et l'entrepreneur.

A l'architecte, on décernera une médaille d'or ; à l'entrepreneur, une médaille de bronze ; et quant au propriétaire, on le récompensera plus pratiquement, en lui remboursant la moitié des droits de voirie qu'il a payés à la Ville.

Notons ce détail : il n'existe aucune distinction entre les récompenses accordées. On ne classera point de 1 à 6 les maisons désignées par le jury, et c'est la même médaille qui sera offerte à tous les lauréats.

En faisant cela, le Comité a tenu à affirmer son éclectisme artistique, à bien montrer que ce qu'il encourageait, ce n'était point telle tendance esthétique, telle forme d'architecture déterminée, mais indistinctement toutes constructions où se manifestait une idée d'art, un souci d'originalité et d'élégance digne de Paris.

Ce qu'il veut, c'est exciter les architectes à embellir nos rues, à en varier les aspects par l'incessante recherche du neuf dans le décor extérieur de leurs ouvrages ; ce qu'il entend récompenser, c'est l'effort vers la Beauté, à quelque école que se rattache l'œuvre qu'il jugera.

Ces concours de maisons se renouvelleront donc d'année en année. Le Comité qui préside avec tant de compétence et un sens si éclairé des choses de Paris M. Bouvard, en aura même deux à juger l'année prochaine : celui des maisons construites en 1899, et celui de la rue Réaumur.

La rue Réaumur étant une voie vaste, très centrale et toute neuve, on l'a voulu aussi « réussie », que possible, et on a institué pour elle un concours à part.

Ici, les propriétaires lauréats seront traités avec une faveur spéciale : on les exemptera de la totalité de leurs droits de voirie.

Voilà de bonne politique, et dont sauront gré à nos conseillers les Parisiens de tous les partis.

Il me semble pourtant qu'il leur reste, dans cet ordre d'idées, quelque chose d'infiniment utile à faire.

Un concours de façades, c'est excellent ; mais derrière ces façades, des milliers d'êtres travaillent, dorment, font leur cuisine, essaient de se bien porter et n'y réussissent pas toujours. Est-ce qu'il n'y aurait pas un intérêt public, une fois la plus belle maison récompensée, à récompenser la maison la plus commode ?

Est-ce que dans une grande ville surtout, — où le resserrement, l'entassement des locaux habités laissent si peu de place et si peu d'air respirable à partager entre tant de braves gens — la commodité, la bonne hygiène, l'agencement du petit logis familial ne devraient pas être considérés comme d'essentielles conditions de vie, et d'importance sociale autant que domestique ?

Or, il y a là de grandes améliorations à réaliser, et l'on souhaiterait que le Conseil municipal inclinât vers ce but aussi l'émulation de nos architectes.

A côté du concours de maisons, le concours de logements s'impose. Il en coûterait le métal et la frappe de quelques médailles de plus aux contribuables parisiens ; mais la dépense est de celles que pas un, je pense, ne regretterait.

Emile Berr.



tres remarquent une flamme sortant du deuxième étage de l'hôtel, vers la partie centrale des bâtiments.

Pendant qu'ils crient au feu, en indiquant l'hôtel, on voit déjà, se précipitant dans l'espace, quelques personnes qui se trouvent dans ce local.

Avec une rapidité effrayante, on entend subitement la terreur gagner les centaines de personnes qui, jusque-là, étaient de simples curieux aux fenêtres de l'hôtel.

La fumée et les flammes ayant envahi tous les étages à la fois, aucun des habitants de l'hôtel, à partir du second étage, ne pouvait plus sortir.

La retraite était complètement coupée à tous.

La flamme—dont l'origine et la cause première sont encore complètement inconnues—aspirée par les grandes cheminées des ascenseurs, transformés en puissants ventilateurs, avaient fait irruption dans tous les corridors à la fois.

C'est à ce moment qu'un des spectacles les plus horribles s'est présenté à la population de New-York, massée dans les rues avoisinantes.

A chaque fenêtre, huit, dix, quinze personnes hurlent, vocifèrent, appellent au secours, pendant que tous ceux qui étaient au bas, et entendaient ces appels désespérés, étaient absolument impuissants à conjurer le danger imminent.

Ce que l'on vit alors est presque inimaginable. La fumée et les flammes, prenant par derrière chacune de ces chambres, courent toute issue, toute retraite. Ceux qui s'y trouvaient enfermés, sont forcés à se jeter dans le vide et à chercher, par cette dernière porte de salut, la conservation de leur existence.

L'horreur du spectacle dépassait toute description. Le public pleurait, sanglotait. Aux fenêtres, les incendiaires faisaient retentir l'air de leurs appels désespérés.

On lançait au pied des murs tout ce qu'on trouvait sous la main pour amortir la chute de ceux qui se jetaient dans le vide—des matelas, des couvertures, tout ce que l'on pouvait sortir du premier étage situé au-dessous du foyer de l'incendie et dans lequel, à l'exclusion de tous les autres, la circulation était encore possible.

Un à un, tous ceux qui se trouvaient dans les chambres et dont la retraite était coupée, vinrent s'abattre sur le pavé. Beaucoup, morts sur le coup, étaient complètement défigurés par la violence du choc.

Une servante se jette du sixième étage, en lançant encore un cri perçant : elle se brise le crâne sur l'angle du trottoir.

La femme du propriétaire se précipite du second étage, on la relève morte.

De riches banquiers de Chicago—qui occupaient tout un appartement au second—sont relevés morts ou blessés au pied de l'édifice.

Les pompiers, appelés en toute hâte, arrivent sur le lieu du sinistre.

A trois heures et quart, le feu a été signalé; à trois heures vingt-cinq, les premiers pompiers sont là.

Il n'y a plus que les personnes occupant les étages supérieurs qui sont encore vivantes, continuant d'appeler au secours.

Le sauvetage sera-t-il possible? La poitrine oppressée, on attend avec anxiété le dénouement final.

Par les trois façades de l'hôtel, le feu a envahi le bâtiment. Les pompiers ne peuvent plus aborder l'édifice.

Les pauvres gens, isolés et sans secours, continuent de se jeter dans le vide.

Les pompiers font tout ce qu'ils peuvent pour amortir le plus possible les chutes et pour sauver les désespérés.

Quelques-uns s'en tirent avec un pied ou une jambe cassés. D'autres, à peine relevés, expirent aussitôt.

Nous n'avons pas le courage de donner ici une description de la désolation de la population pendant ce drame, qui a duré tout au plus un quart d'heure.

Les personnes qui ont assisté à l'horrible catastrophe de la rue Jean-Goujon, à Paris, peuvent seules se faire une juste idée de l'effroi, de la consternation qui envahissent le public dans ces poignantes émotions.

A trois heures et demie, de grandes flammes léchaient tout l'hôtel et rendaient même illusoire la dernière issue : le saut dans le vide.

L'holocauste était terminé ! On ignore encore le nombre des morts. Les voitures d'ambulance de tous les hôpitaux sont accourues et les blessés et les cadavres ont été portés aussi rapidement que possible à domicile, à l'hôpital, dans les cliniques. Les pompiers, le public, tout le monde a fait bravement son devoir.

On ne saura que demain—et cela encore approximativement—le nombre des visiteurs qui auront disparu.

On sait seulement, à cette heure-ci, que le nombre des morts est, au minimum, de quarante à cinquante, et qu'il y a au moins deux ou trois fois plus de blessés.

Quatre heures, l'hôtel Windsor n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes. Un million et demi de dollars ont été détruits en quelques instants.

Ici encore, comme à Paris, cet horrible désastre frappe directement le high-life. Le beau-frère du président Mac Kinley et sa fille ont disparu.

De riches capitalistes, des dames du grand monde ne répondent plus à l'appel. Les cendres et les débris de l'hôtel recouvrent encore les restes de ces malheureux !

New-York est en deuil.

Legacy,

à son directeur une lettre que nous avons également publiée.

Il est donc probable que cet incident, qui surgit d'une façon si inattendue, aura sa répercussion devant la Cour de cassation, au cas où elle jugerait utile d'ordonner un supplément d'enquête.

Ajoutons, pour être complet, que le *Petit Temps* a essayé de rencontrer hier le capitaine Freytag pour lui soumettre les lettres de MM. Honorat et Callet. Notre confrère n'a pas pu voir le capitaine, mais il a recueilli la déclaration suivante d'un de ses amis les meilleurs.

— N'essayez pas de voir le capitaine Freytag, c'est inutile. Il refuse absolument de recevoir les journalistes et de se laisser interroger par eux. Sa situation d'officier lui défend, d'ailleurs, de faire à la presse des communications, de quelque nature qu'elles soient. Il n'entreprendra pas cette démarche.

Voici tout ce que je puis vous dire au sujet des renseignements que vous venez me demander :

« J'ai voulu parler au capitaine Freytag de la lettre de M. Jean Bernard, le correspondant de l'*Indépendance*. Mais il m'a arrêté dès les premiers mots. »

« Je vous prie, m'a-t-il dit, de ne pas me parler de l'affaire Dreyfus ni de rien qui s'y rattache. Je ne veux pas en entendre parler, sous aucun prétexte ! Que les journaux publient tout ce qui leur conviendra, cela m'est indifférent. Je suis soldat ; je ne dois pas parler aux journaux ; mes chefs seuls ont le droit de m'interroger. Si vous avez quelque amitié pour moi, ne m'ouvrez plus la bouche de ces choses. Ne m'obligez pas à vous défendre de m'en parler. »

Comme j'ai quelque amitié pour le capitaine Freytag, je me suis conformé à son désir et nous avons parlé d'autre chose.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour le moment.

\*\*\*

On continue également à s'occuper beaucoup dans la presse de l'affaire Gibert dont nous parlions hier.

Le *Temps*, après avoir reproduit notre article, le fait suivre de la note suivante qui lui est communiquée par un ami du docteur Gibert :

Il convient de faire observer que M. Gibert était correspondant de l'Académie de médecine, qu'il s'est occupé avec M. Pierre Janet d'hygiène, mais qu'il n'a jamais ajouté foi aux pratiques des médiums.

Quant au récit de l'entrevue du docteur Gibert et du Président Félix Faure, un certain nombre de personnes auxquelles M. Gibert avait communiqué les faits sont prêtes à témoigner de ce qui suit devant toute juridiction.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Le docteur Gibert, qui était en relations intimes depuis longtemps avec M. Félix Faure et qui était, par son mariage, Alsacien, avait une ancienne amitié pour la famille Dreyfus. Quand il apprit la condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, il fut atterré et se préoccupa du mystère de cette trahison sans motif.

Il demanda une audience au Président. Il fut reçu le 20 février 1935, à sept heures du matin, à l'Élysée. Ce fut au sortir de cette entrevue qu'il huit heures du matin, à l'hôtel de l'Athénée, où il avait donné rendez-vous à M. Mathieu Dreyfus, il lui raconta ce que le Président lui avait dit et lui révéla la communication au Conseil de guerre de pièces dont il l'accusé ni la défense n'eurent connaissance.

M. Mathieu Dreyfus crut devoir garder le silence sur cette révélation jusqu'au moment où, ayant appris de M. Demange la confidence qui avait été faite à cet avocat par son ami, M. Salles, il confirma le récit qui venait de lui être raconté par M. Dreyfus.

Roi, à la marine norvégienne et à la prospérité des deux peuples de Suède et de Norvège.

Sur l'invitation du Roi, un triple honneur a été poussé en l'honneur de la France, puis S. M. Oscar II a quitté l'*Elida*, salué par les vivats de l'équipage et par une salve de vingt et un coups de canon. A quatre heures et demie, le Roi débarqua à Saint-Jean-de-Luz où l'attendait une foule compacte qui l'a chaleureusement acclamé.

Avant de rentrer à Biarritz, Sa Majesté est allée saluer, au palais de Saccino, la reine Nathalie de Serbie, qui est rentrée avant-hier, avec sa sœur la princesse Ghika, d'un voyage en Italie.

Jules Aubert.

## LA JOURNÉE

Mercredi 29 mars

Sports : Courses à Colombes (2 h.). — Poule du « Fusil de chasse » (à l'île Seguin, Billancourt).

Concours hippique : 1 h. chevaux attelés seuls ; 3 h. 1/2, courses au trot ; 4 h. 1/2, Prix International (attelages à un cheval).

Le Parlement : A la Chambre, suite de la discussion de la loi de finances (40 h. du matin).

Reprise : A l'Ambigu, les Chevaliers du Brouillard.

Les congés de Pâques : Aujourd'hui, à midi, sortie des lycées et collèges (rentrée le 12 avril, soir).

Les Bibliothèques publiques : Fermeture des bibliothèques Mazarine et Sainte-Genève, jusqu'à jeudi pour la première, à mardi pour la seconde (la Bibliothèque de l'Arсенal ferme demain).

Au Palais : Conclusions du ministère public dans l'affaire Boni de Castellane contre les *Droits de l'Homme* (1er Chamber).

Conseil de révision : A la mairie Drouot, à partir de 8 h. 1/2 du matin, pour les conscrits du neuvième arrondissement.

Obèques : Comte de Chaudordy, 10 h., Madeleine (réunion, maison mortuaire, 23, rue de l'Élysée).

Le mercredi saint : A Notre-Dame, de 6 h. à 10 h., exposition des Saintes Reliques ; 2 à 3 h., vénération des Reliques ; 4 à 5 h., Ténébre ; 8 h., retraite des hommes, prêchée par le R. P. Etourneau.

Réunions : Punch offert à M. Lucipia pour son élection à la présidence du Conseil municipal (9 h. du soir, hôtel Moderne). — Convocation à l'Hôtel de Ville, du Comité de direction des Fêtes de Paris, dans le but d'organiser une représentation au profit des sinistrés de Lagoubran (5 h. 1/2).

Salons : L'ambassadeur de Russie et la princesse Ouroussoff, profitant du court séjour à Paris de leurs célébrités du monde russe, Mme Gorkienko-Dolina, M. Auer et Brando, ont ouvert hier soir leurs salons malgri la semaine sainte, car cet incomparable trio d'artistes doit quitter incessamment Paris. Le programme a été un vrai régal artistique.

Mme Gorkienko-Dolina, la grande cantatrice, a chanté des pages de Tchaikowsky, Soloviev, Lalo, A. Thomas, Saint-Saëns, Ivanoff, Cui et Dragomirsky ; M. Brando, l'incomparable violoncelliste, a joué des morceaux de Tchaikowsky, Davidoff, Saint-Saëns ; M. Auer, le célèbre violoniste, des morceaux de Wieniawski, de Tchaikowsky et de Brahms. On a terminé par le concert, dédicé à l'âge de 75 ans : — De Hadji-Mohammed-Ali-Mochir-Kayay-Kérine, banquier de Bagdad, dédicé à Paris, à l'âge de 35 ans ; — De Mme Puga, née Bustamante, dédicé à l'âge de 54 ans.

S. A. la duchesse Paul de Mecklenbourg, accompagnée de Mlle de Flotow, le gouverneur militaire de Paris et Mme Zurlinden, les ambassadeurs d'Italie, de Danemark, de Suède et de Norvège ; Mme et Mlle Dues, Mlle de Meline, Mlle de Pallain, M. et Mme Luygues, comtesse Kleinmichel née comtesse de Kellner, princesse de Ligne, comtesse de Rostopchine, princesse Alexandre Bibesco comte et comtesse Arthur de Gabcia, Mme C. Narischkine, Mlle Juliette Adam, M. et Mme de Lamoignon, comte et comtesse de Lamoignon, comtesse de Broville de la Gardie, Mme Antocolsky, Mlle de Samarine, M. et Mme Raffalovich, baronne Decazes-Stalberg, vicomte et vicomtesse Jazandé Choulet-Gouffier, le docteur et Mme Maurice Fleury, M. et Mme Saint-René Taillandier, Bompard, L. de Cernay ; comte et comtesse Horric de Beaucourt, M. Lefèvre-Pontalis, Arthur Desjardins, Fournier-Sarlovèze, docteur L. H. Bouché, docteur Collet, général baron de Friedericks, M. Mavrocordato, prince Alexandre Galitzine, prince Georges Troubetskoy, M. de Kartzow, M. Heriamoff, docteur Nachtel, M. d'Enton et tous les membres de l'ambassade, etc.

La princesse Ouroussoff faisait les honneurs avec cette grâce et ce charme dont elle est coutumière.

Dîner suivi de réception intime, chez Mmes Paul Adam et Lucien Mulhfeld. Au cours de la soirée, on a acclamé Mlle Bréval, merveilleuse dans la *Marguerite au rouet*, de Schubert ; Louise Balthy, dans son piquant répertoire ; Coquelina cadet, dans ses fantaisies ; Mlle de Lamoignon, dans ses danses ; M. le Bary, dans des poèmes de Mallarmé, dits avec le sentiment et le fini artistique qu'il excelle. Le programme a été clos par une scène inédite d'Henri Becque, toute pleine d'esprit, d'observation et d'ironie, jouée admirablement par Mlle Suzanne Devoyot et Mlle Cécile Sorel.

Charmante réunion musicale et littéraire chez Mme Casimir Tychienka. Charles Levadé a chanté l'*Aïda*, l'une de ses dernières compositions ; le baryton tchèque Nepomuk et la terprète avec un talent remarquable des mélodies de Piroda et de Chopin, accompagnée par Charles Rojoux ; M. Marc Legrand et Païre ont lu des vers inédits.

Matinée de quinzaine, dans l'intimité, avant-hier, chez notre confrère Roger d'Avre-court, dans ses salons de la rue de Berri.

Au programme : le violoniste Roillet et le compositeur Adrien Hadot ; M. Emile Goudéau, dans ses œuvres ; le chanteur portugais Furtado de Mendonça, dans des *fados* et des fantaisies.

Mme Emile Herman a fait entendre samedi dernier, en matinée, quelques-unes de ses élèves. Parmi les plus remarquables : Miles Adet de Roseville, Marthe Pierron, de Pulido et Marie Barthier, qui ont interprété avec une rare perfection des œuvres de Rîts, Mendelssohn, Grieg et Liszt. Mlle Albert, la délicieuse harpiste, prêtait son concours à cette intéressante séance, ainsi que Mlle Emilie Leroux qui a chanté merveilleusement des œuvres de Tchaikowsky, de Fontenailles et la *Fiancée*, de Mme G. Ferrari.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

La princesse Marie de Saxe-Meiningen, après un séjour de trois mois à Paris, est repartie pour Meiningen.

Sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, qui depuis plusieurs semaines avait été atteint de l'infirmité compliquée d'un commencement de congestion pulmonaire, a pu hier faire sa première sortie, et est allé respirer l'air printanier au bois de Boulogne.

Arrivés à Paris et descendus au Langham Hotel : M. et Mme H. Ruthven Pratt, de New-York ; M. Denis Cochon, député de la Seine, avec sa femme.

Demain, dernier jour de l'exposition des artistes amateurs, à la salle Petit, 8, rue de Sèze. Signaux, parmi les œuvres les plus admirées de cette exposition : le buste en marbre de la vicomtesse Molitor, un vrai chef-d'œuvre, fait par elle-même, car la vicomtesse est un sculpteur de grand talent, et le beau portrait du comte Maurice de Cossé-Brissac en colonel de cosaque, uniforme qu'il portait au bal costumé du prince de Ligne. L'auteur de cette page magistrale est le comte André Missetch, le peintre renommé qui vient d'écouter un autre splendide portrait : celui de Mgr Montagnini di Mirabello, secrétaire à la nonciature apostolique.

C'est dans les premiers jours de mai que M. et Mme Lureau-Escalas donneront leur seconde audition d'élèves, dans les œuvres et sous la présidence de M. Massenet.

Talent si apprécié des deux sympathiques artistes et l'ensemble si charmant de leurs élèves font de ces réunions le rendez-vous du monde parisien.

sculpteur de grand talent, et le beau portrait du comte Maurice de Cossé-Brissac en colonel de cosaque, uniforme qu'il portait au bal costumé du prince de Ligne. L'auteur de cette page magistrale est le comte André Missetch, le peintre renommé qui vient d'écouter un autre splendide portrait : celui de Mgr Montagnini di Mirabello, secrétaire à la nonciature apostolique.

C'est dans les premiers jours de mai que M. et Mme Lureau-Escalas donneront leur seconde audition d'élèves, dans les œuvres et sous la présidence de M. Massenet.

Talent si apprécié des deux sympathiques artistes et l'ensemble si charmant de leurs élèves font de ces réunions le rendez-vous du monde parisien.

CERCLES

Concert spirituel des plus réussis hier, au Cercle militaire. On y a très applaudi : Mmes Louise Comettant, Alice Verdé de Saula, Mathieu d'Ancey et Valdis, ainsi que MM. G. Verdalle et Chassinat. Pour terminer : l'*Hymne à sainte Cécile*, de Gounod, joué magistralement par Mmes Comettant, Verdé de Saula et M. Verdalle.

Lundi prochain, reprise des excursions du « Cercle militaire ». Les excursions de la Société se réuniront à 10 heures, au Chalet du grand lac, au bois de Boulogne, pour aller déjeuner à Versailles.

Jeudi, excursion à Chatou et en forêt de Saint-Germain. Les automobiles sont admises aux réunions.

MARIAGES

On célébrait prochainement le mariage de M. Georges Bréchet, avocat à la Cour d'appel, ancien chef adjoint du cabinet du ministre des colonies, avec Mlle Marie Cuvillier.

M. Jacques Duval, licencié ès lettres, est fiancé à Mlle Hélène-Olympe-Alphonse Lebreton, fille de M. G. Lebreton, associé de M. Bengold dans la direction de la maison Henri de Borniol.

Le mercredi 12 avril, on bénira, en l'église de Romilly-sur-Aigre, le mariage du comte René de La Boissière, fils du comte défunt et de la comtesse de La Boissière née James, avec Mlle Germaine de Tarragon, fille du comte et de la comtesse Georges de Tarragon, née de Caqueray.

Les témoins seront, pour la fiancée : le comte Ernest de Tarragon et le baron de Gaulhier des Bordes ses oncles ; pour la fiancée : MM. Charles de James, son oncle, et Henry de Freycinet, lieutenant de vaisseau, son cousin.

SUR LA COTE D'AZUR

De Cannes : « Le duc de Cambridge est parti pour Rome. L'impératrice Frédéric, veuve de Beldighera, et la princesse Henri de Battenberg, venant de Nice, ont assisté hier matin, avec le prince de Galles, au service annuel pour le repos de l'âme du duc d'Albany. L'impératrice et la princesse de Battenberg sont reparties par train spécial, à midi cinquante. »

DEUIL

Le corps de la comtesse Djalynska, ramené de Menton à Paris, a été déposé dans les caveaux de Saint-Louis en l'île, où un service funèbre sera célébré le jeudi 6 avril, à midi.

Nous apprenons la mort : — Du baron de Pignol, ancien maître de Vitrac (Dordogne), décédé à Marseille, à l'âge de 86 ans ; — De Mme Houdaille, sœur de M. Buffet, le regretté sénateur, et veuve de l'ancien conseiller à la Cour de Nancy, révoqué lors des décrets ; — Du comte Siochan de Kersabiec, chef de bataillon en retraite, décédé à Nantes ; — De Mme Bertrand-Taillet, belle-mère de M. Beaugé, adjoint au maire du sixième arrondissement, décédé à l'âge de 75 ans ; — De Hadji-Mohammed-Ali-Mochir-Kayay-Kérine, banquier de Bagdad, dédicé à Paris, à l'âge de 35 ans ; — De Mme Puga, née Bustamante, dédicé à l'âge de 54 ans.

Ferrari.

NOUVELLES DE LA MISSION FOUREAU-LAMY

Le résident général à Tunis a reçu par Ouargla de nouvelles indications démentant les précédentes informations qui avaient été fournies à un chef d'in-Salah et d'après lesquelles la mission Fourreau aurait été attaquée par les Touareg.

Les renseignements complémentaires recueillis au Sahara par le chef en question ont permis de constater la fausseté de la première nouvelle qui lui avait été rapportée de cette prétendue attaque.

Ainsi tombent tous les bruits alarmants qui avaient été mis en circulation sur le sort de notre mission. On doit, par suite, supposer qu'elle poursuit vaillamment et brillamment son raid à travers le Sahara.

Rapports sommairement ses étapes : partie de Ouargla en octobre, elle est arrivée le 19 novembre à Temassinin, à 430 kilomètres d'Ouargla. Elle s'est dirigée de là sur Ain-el-Hadjadj, où M. le vicomte du Passage l'a abandonnée pour revenir en France, en rapportant, du reste, d'excellentes nouvelles de ses compagnons ; le 16 janvier, la mission était à Tadenit, point d'eau à 300 kilomètres de Tighemagh. C'est de Tadenit que quelques membres de la mission se sont rendus à Bir-el-Gharama, ou mieux Tadenit, c'est-à-dire à l'endroit où la mission Flatters fut massacrée en 1880. Ils n'ont rien trouvé, d'ailleurs, sur le lieu du massacre.

Dans ses dernières lettres reçues en France, M. Fourreau annonçait qu'il comptait arriver à Asiou dans les premiers jours de février. Or, deux télégrammes reçus par Ouargla ces jours-ci et datés du 11 février font savoir qu'à cette date la mission quittait Inzaoua, à vingt kilomètres au sud d'Asiou, pour gagner l'Air.

Puisqu'il en est ainsi, c'est que le programme tracé d'avance par MM. Fourreau et Lamy s'est jusqu'ici exécuté à la lettre. Nous devons donc espérer que les choses n'ont point changé de face et que nos compatriotes poursuivent avec succès le cours de leur belle exploration.

Lorsqu'ils seront à Agades, dans l'Air, pays tranquille, soit dit en passant, ils auront parcouru en plein Sahara plus de seize cents kilomètres depuis Ouargla. Un joli record, comme on dit.







vive sympathie pour les hommes et les choses de la République.

Se produisant peu dans le monde, en dehors de ses tournées pastorales, Mgr Fonteneau était peu connu. C'est cependant avec un pieux empressement que la population albigeoise a salué son cercueil. Toute la population était dehors pour voir passer la dépouille mortelle de l'évêque qui fit tant de bruit. Le cortège, exclusivement composé des sociétés, confréries, congrégations, pensionnaires, confrères, séminaire, prêtres du diocèse, autorités, corps constitués, etc., se déroulait, superbe et imposant, sur un parcours d'un kilomètre.

Lorsque Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, a fait la levée du corps entouré de NN. SS. les évêques de Montauban, Angers, Cahors, Rodez et Mende, les honneurs militaires ont été rendus par une compagnie du 143<sup>e</sup> de ligne, et la musique du régiment, qui a été autorisée à assister à la cérémonie religieuse, a joué la Marche de Chopin tandis que de tous les clochers des églises et chapelles s'échappaient les notes plaintives du glas.

Le char funèbre, de première classe, était traîné par quatre chevaux richement caparotés et conduits par des valets de pied. Sur le cercueil simplement le camail violet et le rochet. Pas de fleurs, pas de couronnes. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le général de Mibielle, commandant la 64<sup>e</sup> brigade d'infanterie; Grané, président du Tribunal civil; Robert, président du Tribunal de commerce; et Maigral, vice-président du Conseil de préfecture, remplaçant le préfet, M. Godefroy, subitement indisposé la nuit dernière et qui s'était fait excuser.

Après la levée du corps, M. Ernest Fonteneau, ingénieur, frère du défunt; les parents, puis le baron de Gorse, ancien député du Tarn; le comte Gardès, président des Comités royalistes d'arrondissements; de Laportière et Pignasse, anciens conseillers généraux; Bellouard, Dupuy et Berbié, avocats; le baron Amédée Reille, député du Tarn, représentant la députation catholique du Tarn; l'abbé Batifol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse; les directeurs des deux journaux conservateurs. Puis venaient les autorités civiles et militaires, les magistrats, les corps constitués. Le Conseil municipal d'Albi était absent.

Un goupil parait avoir présidé à la décoration funèbre de la cathédrale. C'est Mgr Enard, évêque de Cahors, qui a dit la messe et c'est Mgr Mathieu, archevêque de Toulouse, qui présidait. Les chœurs du séminaire et de la maîtrise et l'orchestre ont exécuté la messe de Chérubini. Après la messe, Mgr Rumeau, évêque d'Angers, qui fut associé pendant dix ans, à Agen, aux travaux de Mgr Fonteneau, a prononcé l'éloge du prélat. L'éminent orateur a pénétré dans la vie intime de l'évêque qui fut son confident et son ami, et a scruté la pensée inspiratrice de ses œuvres. Mgr Fonteneau a été inhumé dans le grand chœur de la cathédrale Sainte-Cécile, en présence du Chapitre et de la famille. Le prélat repose maintenant dans le tombeau de Mgr Bernard de Camiat, évêque d'Albi, mort en 1837 et dont les ossements furent retrouvés il y a quatre ans. C'est Mgr Fonteneau qui avait lui-même choisi sa sépulture.

Victor Lospine.

## TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 28 Mars

LUNÉVILLE. — Un incendie a éclaté dans une écurie du 12<sup>e</sup> cuirassiers. Sur vingt-huit chevaux, dix-huit ont été brûlés vifs.

CHERBOURG. — La frégate cuirassée russe *Duc d'Edimbourg*, dont le *Figaro* avait annoncé dernièrement la prochaine visite à Cherbourg, est arrivée ce matin, venant des Açores et rentrant à Cronstadt. Elle restera

sur notre rade une vingtaine de jours. Le croiseur russe *Kwator* vient de quitter Naples et se dirige sur Cadix et Cherbourg.

Les époux Clays, arrêtés pour faits d'espionnage, sont arrivés hier soir; ils ont été immédiatement écroués.

Un raid de 200 kilomètres. — TARASCON. — Un détachement de cent vingt cavaliers du 9<sup>e</sup> régiment de hussards, en garnison à Marseille, a effectué hier, sous le commandement d'un officier, le trajet de Marseille à Tarascon, soit 100 kilomètres, dans la même journée.

Le détachement, très dispos, est reparti aujourd'hui de Tarascon pour rentrer ce soir à Marseille.

Le détachement a fait une seule halte-repos à l'aller et au retour.

C'est donc un trajet total de 200 kilomètres que le détachement a dû accomplir presque consécutivement.

Les provocations de Max Régis.

BONNE. — M. Max Régis a envoyé ses témoins à M. Dominique Benaïm, qui accepte la rencontre, à la condition que MM. Rastell et Blois, les deux amis de M. Régis, acceptent chacun, après tirage au sort, un duel au pistolet, avec échange de deux balles, suivi d'un duel à l'épée en cas de résultat négatif.

Le télégramme suivant vient d'être adressé au gouverneur général de l'Algérie et au ministre de l'Intérieur :

Au nom de la population de Bone, en présence des provocations violentes, verbales et écrites, de Max Régis et de ses partisans; en présence des troubles qui se sont produits et en prévision d'événements beaucoup plus graves, les sous-signes, conseillers municipaux, croient de leur devoir de vous signaler les dangers de la situation, et vous prient de donner des ordres pour l'application rigoureuse des règlements concernant la tranquillité de la rue, impossible à assurer si l'attitude provocante de cet étranger est plus longtemps tolérée.

La population est violemment surexcitée par les menées de ce perturbateur dont l'arrogance est encore accrue par les mesures de protection dont il est l'objet.

Signé : Pétrolacci, de Peretti, Mannier, Vermin, Gonssolin, Veil, Magliulo, Richard-Garbo, Pancrazi, Delix, Galignet, Esberard, Vincenti, Warrin, Rully, Mestre, Xicluna, Cadi-Tahar, Mustapha-Chouch-Benhomme, conseillers municipaux.

Le préfet de Constantine, arrivé aujourd'hui, a prévenu officiellement le Conseil municipal que, sur l'ordre du gouvernement général, M. Régis serait invité à quitter Bone demain par le premier train et, en attendant, à ne pas sortir de l'hôtel où il est descendu. La conférence que M. Régis devait donner ce soir est interdite.

TUNIS. — La canonnière russe *Donskoy*, venant de La Spezia et ayant à bord l'amiral Skrydlow, est entrée dans le canal de Bizerte.

Argus.

## LES THÉÂTRES

Nouveau-Théâtre : *Marthe*, pièce en quatre actes, par M. Henry Kistemaekers.

Le marquis d'Aiguerose est un aventurier, et le pire des aventuriers, c'est-à-dire un aventurier en pleine civilisation. Bien né, il a été officier, a donné sa démission, s'est ruiné, a vécu du jeu, où son bonheur était inquiétant; enfin, il a épousé, pour ses six millions de dot, Marthe Valdon, qui, en se mariant sans amour, a obéi à ses parents, stupidement vaniteux. Ceux-ci ont cru que leur fille serait heureuse en étant marquise. Trois jours après la noce, son mari la trompait. Fierement, Marthe a rompu avec la vie conjugale. Son mari entretient une de ses amies, une lionne pauvre; il perd au jeu, n'y volant plus, je ne sais pourquoi. Marthe accepte tout, laisse dévaliser sa fortune à belles dents, ne voulant pas divorcer pour ne pas affliger ses parents. Elle se console de sa solitude par le sport : elle est, notamment, une tireuse de pistolet émérite, cassant des sous-oupiers aux mains de ses invités, comme Lasalle cassait les pipes de ses hussards. Ceci n'est pas sans importance. Vous verrez pourquoi au dénouement.

Georges d'Espar est un autre aventurier, en opposition à d'Aiguerose. C'est un aventurier courageux et travailleur. Enfant trouvé, sans nom, il a connu toutes les misères. Il a été soldat vaillant. Mais, insulté par un officier — cet officier, c'est d'Aiguerose — il l'a frappé et a été condamné à mort. Mais il a pu s'enfuir. Il a gagné l'Amérique. Là, il a connu et aimé un explorateur de son âge, et, tous deux ensemble, ils ont découvert des placers qui les ont enrichis. Mais l'ami est mort, et, étant sans famille, il a laissé à l'enfant trouvé ses papiers et son nom de Georges d'Espar. C'est donc Georges d'Espar, gentilhomme et millionnaire, qui est revenu à Paris.

Georges d'Espar est un autre aventurier, en opposition à d'Aiguerose. C'est un aventurier courageux et travailleur. Enfant trouvé, sans nom, il a connu toutes les misères. Il a été soldat vaillant. Mais, insulté par un officier — cet officier, c'est d'Aiguerose — il l'a frappé et a été condamné à mort. Mais il a pu s'enfuir. Il a gagné l'Amérique. Là, il a connu et aimé un explorateur de son âge, et, tous deux ensemble, ils ont découvert des placers qui les ont enrichis. Mais l'ami est mort, et, étant sans famille, il a laissé à l'enfant trouvé ses papiers et son nom de Georges d'Espar. C'est donc Georges d'Espar, gentilhomme et millionnaire, qui est revenu à Paris.

De façon romanesque, Georges fait la connaissance de Marthe et entre dans son intimité : il a arrêté les chevaux de sa voiture, emportés. Marthe l'aime et, dès lors, passant par-dessus ses scrupules, veut divorcer. Mais ceci ne fait pas l'affaire de d'Aiguerose. Il faudrait rendre des comptes, restituer la fortune. Déjà, sur le bruit de son divorce, le prêteur Texier — la scène est jolie — coupe le crédit au marquis. D'Aiguerose refuse donc de divorcer, et, afin de n'avoir aucun tort, de ne donner aucune raison au divorce, il déclare à sa femme que, dès le soir même, il reprendra la vie conjugale avec elle et malgré elle. Marthe prend alors une résolution un peu étrange, dont la conséquence première serait, si elle arrivait à divorcer, de ne pas pouvoir épouser Georges, mais qui est, en somme, la trouvaille et l'invention du drame. Elle fait placer, dans les alentours de sa chambre, son père et sa mère, son parrain, un vieux docteur du répertoire, un homme de lettres assez agaçant, par sa recherche de l'esprit et un sportsman automobiliste assez ridicule, mais qui sont tous de braves gens et ses amis dévoués. Puis, elle introduit son amant dans sa chambre et y attend son mari de pied ferme. Celui-ci arrive et, trouvant la chambre occupée, il ne peut pas entrer, ni accepter la provocation, ni aller chercher les gendarmes. Il exige seulement que sa femme renonce au divorce qui le ruine. Marthe appelle alors ses témoins, et, l'indignité de son mari constatée, elle part avec son amant, sur l'automobile de l'ami La Beronnière.

Le dernier acte nous conduit dans une villa de la côte provençale. Les amants y passent leur divine lune de miel. Marthe joue même de la harpe en regardant les étoiles, ce qui date. Mais voici le docteur qui accourt effaré. Il prévient Georges de l'arrivée du mari. Cette fois, d'Aiguerose a estimé que, pour garder ou reprendre Marthe, le mieux était de tuer son amant. D'ailleurs, ruiné par l'abandon de sa femme, il veut se venger. Il fait donc tirer sur Georges, qui le désarme et jette l'arme dans un coin. C'est lui qui menace à son tour. Mais, à cette menace, un souvenir s'éveille chez d'Aiguerose. Il reconnaît en Georges le soldat condamné à mort. Il tient donc sa vengeance. Il va appeler, livrer Georges à la police, et le bagne, pour le moins, le débarrassera de lui. Mais Marthe est entrée au bruit de la querelle. Elle a tout entendu et, ramassant le pistolet, tire sur son mari et fait mouche une fois de plus. Le bon docteur est là pour certifier que d'Aiguerose, sa femme ne voulant pas revenir à lui, s'est suicidé.

L'espace, qui m'est mesuré ce soir, m'empêche de discuter le drame de M. Kistemaekers comme j'eusse eu plaisir à le faire. J'aurais mis, à son passif, que la langue n'en est pas toujours assez simple, que certains personnages rappellent trop des personnages similaires. On ne peut s'empêcher de songer à Antony, au « vibration » de l'étrangère, au mari des Tenailles. J'aurais mis à l'actif le goût des hardieses philosophiques et sociales, des scènes bien faites, une force dramatique intéressante. Le public fera la balance de ces défauts et de ces mérites. Ce qui est assez fâcheux, c'est que la pièce n'est pas très bien jouée, alors qu'elle eût besoin, par sa tenue, d'une interprétation plus forte. Mme Myrtille, qui joue le principal rôle, a plus de feu que d'expérience. M. Kemm (Georges d'Espar) semble allier l'imitation de M. Worms à celle de M. Lugné-Poe; il a, pourtant, eu de beaux moments d'énergie au dernier acte. M. Bour a donné une jolie allure à l'automobiliste La Beronnière; mais son rôle est épisodique, comme celui de Mlle Brocat, très amusante en lionne pauvre.

Henry Fouquier.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir : Au théâtre de l'Ambigu-Comique, à 8 h. 1/2, première représentation (répétée, des *Chevaliers du Brouillard*, drame à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux, par Adolphe d'Ennery et E. Bourget.

Distribution : Wood : Lord Rowland Montagu; Darrel : Tamise; Sir Edward Morton; Binkine; Bob Kettleby; Georges 1<sup>er</sup>.

Miss Shepard : Mmes Antonia Laurent; Jack Sheppard : D. Renot; Cecily : André Méry; Mistress Wood : Tasny; Chevaliers du Brouillard, soldats, peuple, etc.

— Au théâtre du Vaudeville, à 8 h. 1/2, précises, répétition générale de *Mme de La Fayette*, pièce en 5 actes, de M. Emile Moreau.

— Au Gymnase, 9<sup>e</sup> spectacle d'abonnement, 4<sup>e</sup> série des vendredis (cartes mauves), *Un Conseil judiciaire*.

A l'Opéra, le mercredi de la semaine de Pâques, dans *Tannhäuser*, Mlle Ackté chantera pour la première fois le rôle d'Elisabeth et Mlle Grandjean celui de Venus. Les autres rôles par MM. Alvarez, Renaud, Chambon, etc., etc.

Le ténor Charles Nicot est mort subitement, hier, à sept heures du soir. Il était élève du Conservatoire de Paris, 2<sup>e</sup> prix d'opéra-comique. Engagé par le Lode, il fit une longue et brillante carrière à l'ancien Opéra-Comique.

Il était membre du jury de chant au Conservatoire.

On se rappelle qu'il avait épousé Mlle Bilbaud-Vauchelle.

Le théâtre du Palais-Royal, en présence des nombreuses premières de cette semaine, et désirant assurer la présence de la presse, remet à lundi prochain 3 avril, irrévocablement, la première représentation d'*Un fil à la patte*, de M. Georges Feydeau. Les feuilles de location sont ouvertes dès aujourd'hui.

A la suite du grand succès de *Frédérigo*, à Rouen, le drame si discuté de M. Alfred Dubout va être joué au Havre et à Bruxelles, avec ses fidèles interprètes : Mlle Duxley et M. Albert Lambert fils.

Communiqué : Samedi, inauguration de l'Opéra populaire, au théâtre des Folies-Dramatiques, avec les *Mousquetaires de la Reine*.

Pour toutes les représentations, même pour les premières, la salle entière sera à la disposition du public. Etant donnée la fréquence des reprises, il ne sera fait de service de presse aux critiques musicaux que pour les pièces qui auraient un caractère de nouveauté en raison de la date dérogée à laquelle elles ont été jouées pour la dernière fois.

Des places seront néanmoins tenues à la disposition des critiques musicaux qui en feront la demande au secrétariat.

\*\*\*

C'est Mme Simone d'Arnaud qui chantera le rôle d'Athénas de Solange dans les *Mousquetaires de la Reine*.

Le théâtre Déjazet prépare la reprise d'*Une mission délicate*, la pièce en trois actes d'Alexandre Bisson, qui fut jouée en 1886, sur la scène de la Renaissance, par Saint-Germain, Delannoy, Vois, Galipaux et Regnard; Mmes Dunoyer, A. Boulanger, Gorius et Aubry.

Jules Hurst.

## SPECTACLES ET CONCERTS

Aujourd'hui :

Au Nouveau-Cirque, matinée à 2 h. 1/2.

— A la Bodinière, à 3 heures, *Une heure de musique russe*. Audition de Mme Gorkenko-Dolina, première grande chanteuse de l'Opéra impérial de Saint-Petersbourg. Soli de violon par M. Léopold Auer, violon solo de S. M. l'empereur de Russie, professeur au Conservatoire impérial de Saint-Petersbourg; Causerie par M. Léo Claretie. — A 4 h. 1/2, M. Engel. *Concert spirituel*. Audition des œuvres de H. Bernberg, avec le concours de Mlle Eléonore Blanc, Jane Bathori; M. Engel et les chœurs.

— Aux Mathurins, à 2 h. 1/2, *Vive l'Armée!* parade-revue, de M. J. Redelsperger, jouée par Mlle Marguerite Deval, J. Farges, Léa d'Orville; MM. Garandet, Barnier et Rémondin. — Les chansonniers. — *Une Aimable Ingère*, proverbe de château, de M. Tristan Bernad, joué par Mlle Delcy et Watteau, MM. Garandet, Barnier et Rémondin.

Vendredi prochain, au Conservatoire, concert spirituel à 8 h. 3/4 du soir, avec le programme suivant :

Symphonie en ré (BEETHOVEN). — Concerto en mi bémol, pour piano (MOZART) : M. Raoul Fugère. — *Messe de Requiem* (M. G. SAINT-SAËNS) : Kyrie; Dies irae; Rex tremende; Ora pro nobis; Agnus Dei. Mlle Laffite, Mlle Bathori; MM. Laffite, Auguez. — Hymne pour instruments à cordes (HAYDN). — Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs (BEETHOVEN) : M. Raoul Fugère.

La vieille chanson a beaucoup servi, depuis quelques temps; voici le tour de la *Chanson d'un certain âge*. C'est sous ce titre ingénieux que M. Jacques Ferny, le remarquable chansonnier que tout Paris connaît, commentera, à la Bodinière, mercredi prochain 5 avril, à 3 heures, les chansons de la période antichansonnière, qui ont donné la formule de la chanson de Montmartre, et évoquera la joyeuse fantaisie des célèbres « hydropathes ». C'est la charmante Mlle Myrtille Manuel et

l'amusant Guyon fils qui ont assumé la tâche de représenter les fondateurs de l'école de Montmartre, dans l'interprétation de leurs œuvres les plus caractéristiques. Voilà des auteurs que nous ne plairons pas.

La Scala annonce pour demain jeudi la première représentation de : *Le Vieux marcheur de la Scala*, la parodie de la comédie de M. Henri Lavedan.

Vendredi prochain, le Casino de Paris sera ouvert, et le programme comportera, outre les attractions de chaque soir, une partie d'orchestre qui sera un festival très intéressant.

*Vive l'Armée!* la si amusante revue de A. Jacques Redelsperger, est un succès considérable. Aussi les Mathurins, refusant du monde tous les soirs, l'administration de ce théâtre a décidé de donner une représentation le vendredi saint et deux matinées les dimanche et lundi de Pâques, pour permettre à un plus grand nombre de personnes d'applaudir Marguerite Deval, le *Sphinx*, et les chansonniers dans leurs nouvelles chansons d'actualité.

Le concert donné à la salle Erard par Mlle Tournay, avec le concours de l'orchestre Colonne, a été des plus brillants. L'éminente artiste a joué avec un profond sentiment musical et un mécanisme impeccable des œuvres de Mendelssohn, de Rubinstein et de Grieg. Le public, très nombreux, lui a fait une ovation après l'exécution de la *Rhapsodie d'Auvergne*, de Saint-Saëns.

Pendant les fêtes de Pâques, c'est-à-dire du jeudi 30 mars au samedi 8 avril, le Jardin d'Acclimatation donnera dans la grande salle du Palais d'hiver, des matinées-concerts, conférences, séances de physique amusante ou concert.

Demain, à 2 h. 1/2, *Chants de France*, causerie par M. le docteur Léon Petit, auditions de M. Paul Pecquery. Poésies dites par M. Mitrecy. Orchestre et chœurs.

Demain jeudi, aux Folies-Bergère, à deux heures et demie, matinée réservée aux familles, avec le concours de la Loie Fuller.

De Monte-Carlo :

« Au 14<sup>e</sup> concert international consacré à l'école française et dirigé par M. Jehin, on a applaudi, entre autres pages de maître, la *Danse macabre*, de Saint-Saëns, les *Scènes napolitaines*, de Massenet. »

Mme Paola Rainaldi a remporté un grand succès en chantant, avec une grâce charmante et une exquise virtuosité, l'air du *Myrtille*, de la *Perle du Brésil*, et une valse de Bernberg : *Nymphes et Sylphides*.

A. Mercklein.

## PETITES NOUVELLES

Samedi dernier à eu lieu, chez Julien, le dîner de mars des « Mille-Regrets », sous la présidence de M. Henry Schille, secrétaire de l'Ambigu-Comique. A ce dîner assistaient : MM. Georges Boyer, Guilloire, Henri Carvalho, Jules Roques, Armand Lévy, Jules Brasseur, Maurice Valentin, Charles Akar, Edmond Stoullig, Adrien Jacques, Marcel Simon, François, Maxime Guy et Widhopff qui avait illustré le menu avec M. G. Lami.

Le Bérnais II a mené devant Muller Ale, Tricolore, Isigny, Alligator, Whip et Sénateur II. Entre les tournaient, Muller Ale et le Bérnais II prenaient plusieurs longueurs sur Tricolore et Isigny. Le poulain de M. de La Charnie venait progressivement dans la ligne droite gagner d'une longueur sur Muller Ale. Le Bérnais II, troisième à une longueur et demie, précédait de peu Whip.

Pari mutuel à 10 fr. : 38 fr. 50. Placés : Isigny, 48 fr.; Muller Ale, 48 fr.

Le *Prix de Rouvenne*, 4,000 fr., 2,400 m., a été pour Olympia, au baron A. de Schieckel (Hymns), battant Hymne, au comte de Bremond (E. Watkins), et Juana, au comte Le Marois (Weatherdon).

Juana a mené lentement devant Olympia, Hymnis, Améthyste, Lucetta et Escadre. Entre les tournaient, Hymnis et Améthyste se plaçaient derrière Juana. Dans la ligne droite, Olympia prenait l'avantage. Hymnis faisait un bon effort; elle dépassait Juana et venait rejoindre Olympia qui gagnait de deux longueurs. Juana, troisième à une longueur et demie.

Pari mutuel à 10 fr. : 68 fr. 50. Placés : Olympia, 37 fr. 50; Hymnis, 49 fr.

Le *Prix de Lané*, 6,000 fr., 2,400 m., a été pour Hérodiade, au comte G. de Juigné (Fearis), battant Little Monarque, A. M. J. de Bremond (E. Watkins), et La Saurde, au baron Roger (Brennan).

Sultan a mené devant Ellenroc, La Saurde, suivies de Patte de Velours, Hérodiade et Little Monarque ensemble; Mine d'Or et Marlin fermaient la marche. Dans la ligne droite, Hérodiade et La Saurde restaient un instant un bon effort; elle dépassait Juana et venait rejoindre Olympia qui gagnait de deux longueurs. Juana, troisième à une longueur et demie.

Pari mutuel à 10 fr. : 63 fr. Placés : Hérodiade, 49 fr.; Little Monarque, 46 fr.; La Saurde, 23 fr. 50.

Robert Milton.

## BOXE

Le défi retentissant lancé par le boxeur américain Revyals, dans l'*Almanach des Sports*, risque fort d'être accepté. Les deux adversaires paraissent se connaître, Reynolds, on le sait, exigeait comme adversaire un homme de son poids, c'est-à-dire de 63 kilos. Cette exigence paraissait assez juste; or, Charlemont et Cas-

Feuilleton du FIGARO du 29 Mars 1899

8

## NOTRE MASQUE

### PREMIÈRE PARTIE

### IV

### DINER DE TÊTES

— Suite —

Pour son fils !... Ainsi s'expliquait sa vie large tant à l'étranger qu'à Paris, ce logis de garçon dont il aimait parler, d'un confortable de club anglais, ce couple à son service, cette charrette au mois, ces attentions discrètes, superflues et coûteuses dont il se montrait si généreux... Et certainement, il croit, comme elle, que les gains de librairie du père suffisaient à cette vie de jeune prince. Quoi de surprenant, d'ailleurs ! On ne s'étonne jamais de l'argent qu'on a. On n'en cherche la source que quand elle est tarie.

Pour son fils !... Ainsi, depuis dix ans, son mari la ruinait pour enrichir celui qu'elle aimait aujourd'hui !

Et maintenant, qui lui dire, à ce pauvre homme qui lutte vainement contre sa cravate ? Des reproches ! A quoi bon ? Et puis vraiment, non, Mme Corvett ne s'en reconnaît pas l'audace. Et elle lui enlève sa cravate, tout simplement. Ah ! la force de l'habitude !

Lui non plus, d'ailleurs, ne peut pas parler. Comment et pourquoi expliquer l'attrait, à ses beaux yeux timides, de

cette femme accorte et d'humeur joyeuse ? Certes, elle était plus « peuple » que sa femme, digne élève d'une sotte mère qui prenait de la minauderie sucrée pour de la vraie distinction. Mais par là même elle se rapprochait de lui. Mon Dieu, oui ! Mme Onaire cuisinait elle-même. Mais l'odeur des mirotons, qui emplissait toujours le chalet d'Enghien, lui rappelait les plats bien mijotés de la maman Corvett, au bon vieux temps de la meche de sanctuaire, tout au fond de Belleville.

Oui, il s'était laissé prendre, comme un grand collégien de trente-cinq ans, délaissé de tous, et qu'une amoureuse autoritaire et bon enfant entraîne avec des mots drôles et des façons gaillardes. Après tout, elle le trouvait peut-être à son goût ? A quoi bon raconter l'histoire de cette chute où l'on ignore lequel des deux complices entraîna l'autre, puis des premières demandes d'argent pour ce fils adoré dont les vingt ans criaient famine, puis les fables plus grossières, les lettres affolées, les bijoux qu'on demandait et vendus, les mots-spectres — huissiers, mont-de-piété, saisie, correctionnelle — se dressant tour à tour pour l'atténuer et l'intimider, toujours pour l'alléger de la lourde somme... l'engrenage, enfin, l'enlèvement, sans point d'appui pour résister ?...

Et les titres amassés par les marchands de meches de sanctuaire s'envolaient comme feuilles à l'automne.

D'autant plus que Mme Corvett aidait la valse de toutes ses forces, de son côté. Ah ! elle s'y entendait aussi, à la danse. Seulement, son pillage était légal. Et comment l'avertir ? Voyez-vous qu'un obscur soupçon la poussant, elle s'avisait de vouloir compter ?

Et maintenant, les deux femmes qui montaient si gaillardement à l'assaut du galion, à bord et tribord, se rencontraient nez à nez sur le pont, la hache aux dents. Mais à ce moment même, le pauvre vaisseau, percé de toutes parts, son-

brait. Et ma foi, le capitaine, lassé de tant de luttes et de tant de ruses, s'enfonçait sans regret, dans le néant.

Non, M. Corvett ne pouvait pas raconter cette lamentable histoire et ce fut sa femme qui, la première, demanda sur un ton radouci, presque complice :

— Alors, il ne nous reste rien ?

Encouragé par cette mansuétude, M. Corvett s'enhardit jusqu'à rétablir la vérité :

— Crois-tu donc qu'on va loin avec deux millions, dès qu'on entame le capital ? D'ailleurs, tu parais t'imaginer que tu n'y es pour rien. Tu te tromperais. Tu sais que je ne t'ai jamais rien refusé... et tu ne t'es jamais rien refusé non plus. J'ai pu... obliger d'autres personnes, mais j'ai commencé par toi. Si tu n'avais pas vécu si follement de ton côté, me laissant du mien, tout cela ne serait pas arrivé. En effet, il ne nous reste rien.

Et M. Corvett, qui n'avait jamais prononcé tant de paroles à la fois, commença de se débarrasser de ses vêtements inférieurs.

Certes, il y avait beaucoup à reprendre à ce discours. Mais Mme Corvett resta d'abord stupéfaite d'entendre parler son mari si longtemps et sur un ton si décadent. Et puis, quoi ? Recommencer encore, devant le sac vide, l'odieuse, la stérile discussion d'argent, en salir l'image de James qui, pour elle, surgissait entre eux ? Appuyée à la cheminée, toute blanche dans sa robe de dîner, elle interrogea sans colère, mais non sans effroi :

— Alors, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Est-ce que je sais !

— Elle insista :

— Il faut trouver un moyen... — Evidemment.

Et achevant vivement sa toilette de nuit, cette femme extraordinaire, dont la molle inconscience n'était pas sans grandeur, se coula prestement sous les draps et s'endormit.

### DEUXIÈME PARTIE

#### I

#### AU BORD DU LAC

— Venez, monsieur Cuvillier, je veux vous montrer nos automobiles. Mon beau-frère Fayolle a commandé la sienne en avril dernier... Tenez, à peu près au moment où vous êtes venu dîner chez moi. Et, ma foi, nous l'avons imité. C'est contagieux, cette maladie !

Radieuse et vibrante comme la lumière de ce dimanche de septembre, Mme Corvett entraîna, vers les communs de la villa, le ministre toujours encadré entre sa femme et sa fille.

Elle expliqua, chemin faisant :

— Vous n'imaginez pas combien c'est commode. Nous ne venons jamais plus autrement à Enghien. Julien conduit avec une sûreté... Quel délicieux voyage d'essai nous avons fait en juin, dès l'acquisition à Bruxelles, Ostende, La Haye, cinq cents lieues sans une égratignure aux pneus, sans un bouillon desservé. Vous connaissez la Belgique et la Hollande. M. Cuvillier ? Est-ce assez ravissant ! Ces canaux, ces musées ! Tenez, voici la voiture de Fayolle et voici la nôtre.



térés pésent davantage. Chabrier, le prévôt de ce dernier, atteint 68 kilos; mais ce poids suffisait à faire reculer, et Reynolds, voyant le gain relevé, s'est retranché derrière les conditions qu'il avait posées.

Mais, depuis quelques jours, la question change de face. Il s'est trouvé plusieurs professeurs, réunissant les conditions de poids voulues qui ont déclaré relever le défi au pied du mur, Reynolds a soulevé l'argument des chaussures, prétendant imposer à son adversaire de simples chaussures de salle, tandis qu'il mettait des gants de deux onces. Or, il faut bien admettre que la principale défense du boxeur français consiste dans les coups de pied, tandis que ceux du boxeur anglais résident dans ses poings. Il est donc tout naturel de permettre au premier des chaussures, puisque le second n'a pas de gants rembourrés.

Reynolds, pour parler franc, nous semble ne jamais avoir eu envie de démontrer à ses rivaux la supériorité de la boxe anglaise. Il a cherché le moyen de faire parler de lui. S'il y a réussi, il faut reconnaître que ce n'est guère que pour voir critiquer son attitude.

— L'assaut annuel de l'Académie Charles-Montauriol aura lieu le mardi 14 avril, à la salle des Agriculteurs de France. Le programme est très varié, et promet d'être fort intéressant.

Paul Meyer.

#### PETITES NOUVELLES

**Automobilisme.** — M. Jénatzy essaya vendredi prochain de battre le record du kilomètre, que détient M. le comte de Chasseloup-Laubat. Cette tentative se fera, à deux heures et demie, sur la route centrale du parc agricole d'Achères.

— Aucun véhicule n'est plus avantageux pour le touriste ou le voyageur de commerce que la voiturette Bolle. Ses dimensions permettent, en effet, de la garer dans n'importe quelle salle, et la régularité de sa marche permet toujours d'atteindre l'étape en temps utile.

— Tout ce qui ne peut avoir besoin les chauffeurs se trouve au garage de la Société commerciale d'automobiles, 77 bis, avenue de la Grande-Armée : essence, pièces de rechange, accessoires, ainsi que motocycles et voitures de toute sorte.

**Vélocipédie.** — La piste de Buffalo va disparaître. Dans quelques jours, le coquet vélodrome qui servait jadis de piste aux plus belles performances, et qui vit accourir à son passage le Tout-Paris, aura vécu.

— A l'heure actuelle, la pelouse est retournée, le quartier des coureurs rasé, et seule la piste reste intacte. Demain ou après, la pioche des démolisseurs s'y attaquera.

**Football.** — Un match international se jouera, le lundi de Pâques, entre le London Scottish et une équipe prise dans les clubs parisiens de l'U. S. F. S. A.

— La rencontre se fera sur le terrain du Stade français, à Courbevoie.

**Gymnastique.** — Le Comité de l'Association des sociétés de gymnastique de la Seine s'est réuni samedi dernier, à la mairie de la Planchette, après la lecture du procès-verbal et de la correspondance, le concours annuel a été fixé au 18 juin (adultes et pupilles). La fête et le concours se feront le même jour.

P. M.

**EAU D'HOUBIGANT** Houbigant, 12, 14, 16, 18, 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000.

**ERNEST** DIAMANT DE CAP, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000.

**SIROP-ZED** Efficace contre les rhumes, toux, bronchites, etc., 22 et 24 rue Drouot.

**VAPORATEUR NORMAL** DE GOUDRON

pour assainir l'air; soulager les rhumes, bronchites, catarrhes, asthmes, et en général toutes les affections aiguës ou chroniques de la gorge, des poumons et des bronches.

**PHARMACIE NORMALE**, 49, rue Drouot

**EAU DE TOILETTE DE JONES**

**POUDRE OPHÉLIA** Toilette de Beauté Houbigant, 12, 14, 16, 18, 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 52, 54, 56, 58, 60, 62, 64, 66, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200, 202, 204, 206, 208, 210, 212, 214, 216, 218, 220, 222, 224, 226, 228, 230, 232, 234, 236, 238, 240, 242, 244, 246, 248, 250, 252, 254, 256, 258, 260, 262, 264, 266, 268, 270, 272, 274, 276, 278, 280, 282, 284, 286, 288, 290, 292, 294, 296, 298, 300, 302, 304, 306, 308, 310, 312, 314, 316, 318, 320, 322, 324, 326, 328, 330, 332, 334, 336, 338, 340, 342, 344, 346, 348, 350, 352, 354, 356, 358, 360, 362, 364, 366, 368, 370, 372, 374, 376, 378, 380, 382, 384, 386, 388, 390, 392, 394, 396, 398, 400, 402, 404, 406, 408, 410, 412, 414, 416, 418, 420, 422, 424, 426, 428, 430, 432, 434, 436, 438, 440, 442, 444, 446, 448, 450, 452, 454, 456, 458, 460, 462, 464, 466, 468, 470, 472, 474, 476, 478, 480, 482, 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502, 504, 506, 508, 510, 512, 514, 516, 518, 520, 522, 524, 526, 528, 530, 532, 534, 536, 538, 540, 542, 544, 546, 548, 550, 552, 554, 556, 558, 560, 562, 564, 566, 568, 570, 572, 574, 576, 578, 580, 582, 584, 586, 588, 590, 592, 594, 596, 598, 600, 602, 604, 606, 608, 610, 612, 614, 616, 618, 620, 622, 624, 626, 628, 630, 632, 634, 636, 638, 640, 642, 644, 646, 648, 650, 652, 654, 656, 658, 660, 662, 664, 666, 668, 670, 672, 674, 676, 678, 680, 682, 684, 686, 688, 690, 692, 694, 696, 698, 700, 702, 704, 706, 708, 710, 712, 714, 716, 718, 720, 722, 724, 726, 728, 730, 732, 734, 736, 738, 740, 742, 744, 746, 748, 750, 752, 754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 774, 776, 778, 780, 782, 784, 786, 788, 790, 792, 794, 796, 798, 800, 802, 804, 806, 808, 810, 812, 814, 816, 818, 820, 822, 824, 826, 828, 830, 832, 834, 836, 838, 840, 842, 844, 846, 848, 850, 852, 854, 856, 858, 860, 862, 864, 866, 868, 870, 872, 874, 876, 878, 880, 882, 884, 886, 888, 890, 892, 894, 896, 898, 900, 902, 904, 906, 908, 910, 912, 914, 916, 918, 920, 922, 924, 926, 928, 930, 932, 934, 936, 938, 940, 942, 944, 946, 948, 950, 952, 954, 956, 958, 960, 962, 964, 966, 968, 970, 972, 974, 976, 978, 980, 982, 984, 986, 988, 990, 992, 994, 996, 998, 1000.

**Petites Annonces**

La Ligne... 6 francs.

Par dix insertions ou cinquante lignes dans le délai d'un mois, la Ligne... 5 francs.

La Ligne se compose de trente-six lettres.

#### PLAISIRS PARISIENS

**Programme des Théâtres**

**OPERA.** — Relâche.

**OPERA-COMIQUE.** — 8 h. 0/0. — Othello. — DEMAIN, Relâche.

**OPERA-COMIQUE.** — 8 h. 0/0. — Manon. — DEMAIN, Relâche.

**OPERA-COMIQUE.** — 8 h. 1/4. — Les Truands. — DEMAIN, La Passion.

**CHATELET.** — 8 h. 0/0. — La Poudre de Perlinpinpin.

**GYMNASIE.** — 8 h. 1/2. — Le Serment d'Yvonne. — G. Conseil judiciaire.

**VAUDEVILLE.** — 8 h. 0/0. — Relâche.

**THEATRE SARAH-BERNHARDT.** — 8 h. 1/2. — La Samaritaine.

**VARIETES.** — 8 h. — Monsieur X... le Vieux Marcheur.

**PALAIS-ROYAL.** — 8 h. 1/4. — Callette; la Poire.

**PORTES-SAINTE-MARTIN.** — 8 h. 0/0. — Relâche.

**RENAISSANCE.** — 8 h. 1/2. — Le Bouffe et le Tailleur; l'Enfant prodige.

**GAITE.** — 8 h. 1/2. — La Fille de Mme Angot.

**AMBIGU.** — 8 h. 1/2. — Les Chevaliers du Brouillard.

**NOUVEAUTES.** — 8 h. 1/2. — La Dame de chez Maxim.

**BOUFFES-PARISIENS.** — 8 h. 3/4. — Véronique.

**DEJAZET.** — 8 h. 1/2. — Le Budget; Nonou.

**THEATRE ANTOINE (EX-MENUS-PLAISIRS).** — 8 h. 1/2. — La Nouvelle idole; Que Suzanne n'en sache rien.

**COMEDIE-PARISIENNE.** — 8 h. 1/2. — La Petite famille; les Miettes; l'Anglais tel qu'on le parle.

**NOUVEAU-THATRE.** — 8 h. 1/2. — Marthe.

**CLUNY.** — 8 h. 1/4. — Un et un font trois; A qui le Calédon; le Monsieur de chez Maxim.

**THEATRE DE LA REPUBLIQUE.** — 8 h. 1/2. — Le Chat Botté.

**BOUFFES-DU-NORD.** — 8 h. — Le Moucheron.

**BELEVILLE.** — 8 h. 1/4. — Les Cinq doigts de Birotou.

**MONTMARTRE.** — 8 h. — Le Roi des Mendiants.

**CIRQUE D'HIVER.** — 8 h. 1/2. — Spectacle équestre.

**JARDIN D'ACCLIMATATION.** — Jondis et dimanches : Concert.

**CINEMA TOGRAPHIE.** — fondé par MM. Lumière. — Lyon, 14, boulevard des Capucines (Salon indien).

**Spectacles, Plaisirs du Jour**

**FOLIES-BERGÈRE** Téléphone 102-59. — 8 h. 1/2. — LA LOIE FULLER. — OTRO.

**LA PRINCESSE AU SABBAT.** ballet. Jany Teyla. — Jondis, dim. et fêtes. — FOLIES-BERGÈRE.

**matinées à 2 h 1/2**

#### NOUVEAU CIRQUE

Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi, Dimanche, matinées à 2 h 1/2. — LES ELEPHANTS. — THERESA RENZ.

#### CASINO

LE BOOMERANG. — WATSON, son coq et son âne. — BILLY, le Chien de Miss CHESTER. — Mlle LARIVE. — LA MONTAGNE ALPINE, ballet. — Angèle HÉRAUD, Renée GAUTIER.

#### OLYMPIA

Tous les soirs spectacle varié. — LA TORTAJADA, la célèbre troupe arabe. — HADJI-ABDULLA. — Les 7 Péchés capitaux. — Charles, Suzanne Derva. — L. Willy. — Dimanches et fêtes matinales. — OLYMPIA.

#### PALAIS

CHAMPS-ELYSEES. — PATINAGE SUR VRAIE GLACE. — Le matin, de 9 heures à midi. — Le soir, de 8 heures à 11 heures. — Le dimanche, de 9 heures à 11 heures.

#### ELDORADO

Par devant notaire, capitaine. — MM. Delmarre, Coudé, Dufrenoy, M. C. Roger, Puget, Mistinguette, Denieux. — YVETTE GUILBERT.

#### LA BOUDINIÈRE

TOUS LES SOIRS. — Matinée-Concerts. — À 3 heures et à 4 h. 1/2. — Matinée-Concerts. — À 3 heures et à 4 h. 1/2. — Matinée-Concerts. — À 3 heures et à 4 h. 1/2.

#### PARISIENNA

PAULUS, Anna Thibault, Villard, Dora, Dureau-Giraud, Vilbert. —



*Jardiniers, Chefs de culture*

on jardinier, 33 a., s. enf., fme pour b<sup>me</sup>-cœur ou  
concierge, dem. place. Q. G., 38, r. St-Séverin.  
Jardinier, mar., dés. pl. 11 a. réf. L.D. S<sup>t</sup>-Maximin (Oise).  
Jenage, 31 et 28 ans, jardinier et cuisinier, dem.  
place, bnes réf. Ecr. S. R., au Pecq (Seine-et-Oise).  
Jardinier, 29 a., pouvant diriger plusieurs garçons,  
dem. place Paris ou province. Ecr. P. O. G., Figaro.  
Jardinier chef, 42 ans, 13 ans même maison, dés.

place avec aides. B. M., 7, r. de Surène, Paris  
bon jardinier, marié, 36 a., s. enf., sach. cond. fme à  
t. faire, dés. pl. E. C. 62, r. St-Denis, Courbevoie (S.)

dem. de suite, pour propriété dans Seine-et-  
Marne, ménage, très bon jardinier sach. conduire  
soigner chevaux, la femme basse-cour. S'adr.  
me Fournier, 10, rue Louis-le-Grand, de 2 h. à 6 h.

jardinier célib., 28 a., tr. sér., capab., dem. pl. gar.  
maître, R. Nogent-s/Seine, 53, r. Grande, Briant.

jardinier mar. 31 a. réf. dem. pl. E. p. r. t. St-Clond.

rdinier marié,s.enf.,très capab.,43 a.,fme basse-  
cour,dem.pl J.M. Confians-Ste-Honorine (S.-O.).  
rdinier marié,s.enf.,34 et 30 ans,méf.,fme ling-  
u loge,dem.pl,etablie,bnes réf.,préf.banlieue ou  
virons Paris,Fleury, 131, rue des Poissonniers.  
énage,42 a.,jardinier et cuisinière, s. enf., 12 ans  
même mais.,d.pl.F.W.r.Huissiers,3,Neuilly-a/S  
rdinier,20 a.,dés.pl. garçon maître mais. bourg.  
Bnes réf.M.P., 42, rue Châteaundun, à Asnières.

rdinier, marié, 28 a., dipl., b. réf., fme 27 a., basse-  
cou ou loge, dés. pl. Huart, 13, r. Bourets, Suresnes

rdinier, marié, 34 a., dem. pl. travail sérieux sur  
toute culture, prêt. modestes, pouvant avoir deux  
enfants avec lui. L. Guignard, 4 Yerres, S.-et-O.

rdier, 40 a., s. chev. int., fme cuis. intér., cout., dem.  
pl. ch. 2 m<sup>res</sup>. V. G. r. Casimir-Pinel, 2, Neuilly-s.-S.

rdinier, marié, 34 a., 1 enf., recom. par maîtres.  
Ecr. Allender, Chesnay, pr. Versailles (S.-et-O.)

**Agences de Placement**

MICHALLET, 8, rue de Bretagne. Téléphone.  
Chambre syndicale des Gens de Maison, reçoit  
offres et demandes de place, 6, rue Larrive.  
AGENCE DE PLACEMENT. *Clausse*, 28, av. de Clichy.

Sté DES CUISINIERES DE PARIS, fondée en  
1840, procure chefs 1<sup>er</sup> ORDRE M<sup>mes</sup> bourgeois,  
tels, restaur<sup>ts</sup>. 5, r. Coq-Héron. Lacrose, gérant.  
AGENCE DE PLACEMENT. Monard, 19, rue Mathurins.

---

*Le Gérant responsable : A. BOREL.*

---

Paris. — D. CASSIGNOL, imprimeur, 26, rue Drouot.  
(Imprimerie du *Figaro*). — Encre LORILEUX.

primé sur les nouvelles machines rotatives à six pages  
de MARINONI.

---

---

**VIER** MEDAILLES D'ARGENT  
BOUTES LES HUILES Exp. Univ. 1867 et 1889  
**E NATURELLE**

garanties : Maisons, Successions,  
avertir usu/fruiter), Titres,  
titres), etc. Avance immédiate.  
St-Lazare, Paris. — Téléphone 15-18.

UMATISME GOUTTEUX  
r Davysson

RE CES AFFECTIONS  
digestives et les autres organes.

**Normale**  
quot, PARIS (Aucune Succursale)  
en Province (Envoi franco du Tarif.)

SSSE	DÉSIGNATION	Hier	Aujourd
------	-------------	------	---------

DES VALEURS		2000	2001
<b>leurs Industrielles</b>			
C <sup>ie</sup> GÉNÉRALE DES EAUX 3 %	470	520	517 50
— — 5 %	530	520	
ÉTABLISSEMENTS DUVAL	523 50	517 50	
FIVES-LILLE 6 %	480		
GRANDS MOULINS DE CORBEIL	505	505	
JARDIN D'ACCLIMATATION 5 %	520		

GAZ ET EAUX.	509	
GAZ P <sup>e</sup> LA FRANCE ET L'ÉTR.	510	507
GAZ CENTRAL 5 %	519	
LITS MILITAIRES.	613	609
MESSAGERIES MARITIMES.	514	514
MONACO obl. 300 fr. 4 %	305	305 50
OMNIBUS 4 %	505 50	505 50
PETIT JOURNAL.	510	
SOCIÉTÉ ARD. DE LANJOU.	476	
TABACS PORTUGAIS.	620	617
VALÉRY.	435	431
VITURES DE PARIS 3 %	486	485

valeurs en Banque		
..CHEMINS OTTOMANS.....	120 50	121 25
..BISCUITS OLIBET (S <sup>te</sup> des).....	114 50	144 50
..CHAUSSURES FRANÇAISES.....	167 ..	167 ..
50 MINAS GERAES 5 % .....	366 50	366 ..
..OMNUM RUSSE 4 % .....	498 ..	498 ..
..SAO PAULO obl. ch. fer 5 % ..	357 ..	355 ..
..LA MODE NATIONALE.....	133 50	133 50
..ALPINES .....	523 ..	526 ..
..DE SEERS .....	72 ..	68 ..

RAKHMANOVKA.....	905	885
TAV <sup>tes</sup> POUSETT ET ROY <sup>le</sup> R <sup>ais</sup>	202	202
TRAMWAYS DE TOURS.....	117	117
THARSIS.....	222 50	223 50
HAUT-VOLGA.....	705	700

**valeurs Sud-Africaines**

PARIS

BUFFELSDOORN ESTATE.....	12 50	12 25
CAMPBELL.....	92	92 25

CONSOLID. GOLDFIELDS	210	50	206	50
DURBAN ROODEPOORT DEEP	99		97	
EAST RAND PROP.	201	50	199	
EERSTE FABRIEKEN	23	50	23	50
FERRIRA	603		601	
GELDENHUIS DEEP	281	50	278	
GELDENHUIS ESTATE	213		210	
KLEINFONTEIN NEW	82	50	81	
LANCASTER	94		93	75
LANGLAAGTE ESTATE	95			
MAY CONSOLIDATED	138	50	136	

KANDPONTEN ESTATE.	88 75	86 25
ROBINSON GOLD.	276 ..	274 ..
SHEBA. . . . .	39 75	40 ..
SIMMER AND JACK.	159 ..	153 50
VILLAGE MAIN REEF.	231 50	229 ..
WEMMER. . . . .	330 ..	328 ..
WINDSOR GOLD MINING.	81 ..	.. ..

totaux déclarés en 1898. — (2) Derniers coupons payés.

**LONDRES (6 heures soir)**

..... 77 8	JUMPERS DEEP. ....	53 8
------------	--------------------	------

4 5/8	KNIGHTS	7 7/8
3 11/16	KNIGHTS DEEP	4 1/8
BAN. 6 3/8	MODDERFONTEIN	10 5/8
3 11/16	NIGEL	3 7/16
15 1/4	NOURSE DEEP	6 1/2
18 1/4	RAND MINES	42 3/8
5 1/2	ROBINSON DEEP	12 3/4
7 31/32	ROSE DEEP	9 7/8
SP. 11 1/4	TRANSV. GOLD MINING	2 5/16
4 7/8	TREASURY	5 1/4
8 7/32	VILLAGE MAIN REEF	9 1/16

.....	9 7/8	WEMMER.....	13	./.
.....	7 1/2	WOLHUTER.....	6	./.

---

requies d'une \* dans la colonne des derniers revenus n'ont  
exercice précédent, ou sont de création récente.

D. dans la colonne *hausse* ou *baisse* signifie que le coupon

